

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

N° 48.

SOMMAIRE. - Gravures - La Charité, d'après M. Ed. van Hove. - Les derniers Moments de Saint Remacle, d'après M. Jos. Bellemans. - Une Retenue à l'Ecole, d'après R. Holl. - Appareil de Sauvetage en cas de Sinistres Maritimes.

TEXTE: - Nos Gravures. - Chronique de ce jour. - L'Ananas. - Aléide de Hamal. Chronique belge du XIX^e siècle. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Un Homme qu'on rase, jugé par une Femme. - Le Mot „J'aime.” - Habileté. - La Tour au Lierre. Roman - Rébus No. 12.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

— 10^e ANNÉE. —

2 Octobre 1880.

NOS GRAVURES.

LA CHARITÉ.

La charité étant éternelle, et les œuvres qu'elle inspire d'une variété infinie, l'art a puisé d'innombrables sujets dans les manifes-

tations de ce sentiment. Il y a donc ici, pour les artistes, un écueil: — la redite. — Cet écueil a été heureusement évité par l'auteur de l'œuvre que nous reproduisons, et qui a figuré à l'Exposition de Namur. Comme mise en scène, comme types, comme contrastes tout y est rendu avec une vérité qui accuse de l'étude et du talent.

LES DERNIERS MOMENTS DE SAINT REMACLE.

Ce tableau, œuvre du peintre anversois Jos. Bellemans, a figuré aux Expositions internationales de Paris, de Londres, de Dublin et d'Oporto, où il a obtenu une médaille d'or; en ce moment, il se trouve à l'Exposition historique de l'art belge à Bruxelles. — Ajoutons



LA CHARITÉ, D'APRÈS M. ED. VAN HOVE.

qu'il a été exécuté, en peinture murale, dans l'église St Remacle à Verviers.

Saint Remacle fut élevé sur le siège épiscopal de Tongres en 650. Il fonda en 655 un

monastère dans un site sauvage des Ardennes, entouré de hautes montagnes et d'épaisses forêts. Ce pays était livré à l'idolâtrie; saint Remacle lui donna le nom de „Malomunda-

rium,” c'est à-dire, „a malo mundatum,” (délivré de l'esprit malin.) Telle fut l'origine de la ville de Malmédy, en Prusse.

Il choisit, pour établir un second monastère,

un autre endroit, appelé „Stabulaus,” lieu désert, habité par des bêtes sauvages, qui, dit l'histoire, venaient y boire et manger, comme si c'eût été leur étable, „stabulum.” Saint Remacle ne crut pas devoir en changer le nom, et autour de son monastère se groupèrent bientôt quelques huttes, qui jetèrent ainsi les premiers fondements de la ville de Stavelot.

Saint Remacle obtint la permission de se démettre de la dignité épiscopale et se retira à l'abbaye de Stavelot, où il mourut vers l'an 675 dans un âge très-avancé.

On voit ici le vieil apôtre des Ardennes sur le lit dur des moines, les regards déjà à moitié éteints, fixés sur un chœur d'anges, seul visible pour lui. Les religieux entourent son lit, agenouillés ou debout, absorbés dans une profonde douleur. Son successeur au siège de Tongres, saint Théodard, récite les prières des agonisants.

UNE RETENUE A L'ÉCOLE.

Réellement, à voir ce gamin à la mine si honnête, à l'air si humble, si modeste et si soumis, on ne dirait pas que tant de méchanceté et d'astuce logent dans cette petite âme! Et pourtant il fait le tourment de ses parents; il est le cauchemar de son vieil instituteur. C'est un endurci à toutes les punitions scolaires, un récalcitrant à toutes les semonces.

Aujourd'hui encore, après la classe, alors que tous les braves enfants du village retournaient gaiement chez eux, il a vu la porte de l'école se fermer lourdement sur lui, comme la porte d'un cachot; et le maître est allé chercher le père, pour lui dire qu'il est à bout de moyens disciplinaires. Or, ce père n'a pas du tout l'air tendre; il écoute les plaintes de l'instituteur en roulant sur son garnement de fils des yeux terribles. La mesure est comble, et il est probable que, cette fois, la correction sera efficace.

APPAREIL DE SAUVETAGE EN CAS DE SINISTRES MARITIMES.

Les nombreux sinistres maritimes ont donné lieu à l'invention de beaucoup d'appareils de sauvetage, destinés à arracher à la mort les pauvres passagers sur le point de se noyer dans les flots de la mer.

Voici une nouvelle invention, qui certes est appelée à une plus longue existence que toutes les autres découvertes de ce genre.

Cet appareil, imaginé par le capitaine Petersen, de Copenhague, consiste en une espèce de large ceinture tout en liège, et les expériences faites ont prouvé les grands et réels services qu'il est destiné à rendre.

Déjà depuis 1875, toute la marine danoise est pourvue de ceintures Petersen.

Cette ceinture se lie sous les bras au moyen de solides courroies en cuir; à l'appareil sont attachés une rame et un cor. La rame sert à diriger les mouvements du naufragé; le cor, à attirer l'attention des navires, en temps de brouillards; à cette même fin, une petite bannière flotte au bout de la rame.

CHRONIQUE DEÇA DELÀ.

SOMMAIRE. — Voyages d'agrément et voyages d'affaires. — Ce que seront les voyages dans un demi-siècle. — Réflexions d'un vieux chasseur enthousiaste. — La carrière dramatique, peinte en noir... et en vers. — Bornes miliaries. — Une aimable proposition. — Trois comparaisons en style naturaliste. — Une anecdote racontée par Victor Hugo. — Une explication des effets produits par le vin. — Les langues primitives. — Une institution judiciaire comme on n'en voit plus. — Un agneau d'homme.

Voyage t-on aujourd'hui, bon Dieu!

Quels motifs engagent donc les hommes à quitter ainsi leurs maisons et à courir le monde?

Il en est deux principaux: le besoin de s'enrichir ou la curiosité de voir de nouveaux pays, de nouveaux hommes et des mœurs originales.

Quelques uns, je le sais, voyagent uniquement pour changer de place, par impatience ou lassitude. Pour ceux-là, le bonheur est une plante exotique, qui fleurit aux contrées de l'inconnu... là-bas, là-bas à l'horizon, et ils marchent; ceux-ci sont des poètes et constituent par conséquent une exception rare dont il n'y a point lieu de s'occuper.

Or, des deux classes de voyageurs, — ceux qui poursuivent la fortune et ceux que la curiosité dirige, — la première seule subsistera dans un demi-siècle.

Ne vous récriez pas. Ceci est une conséquence certaine des chemins de fer, des paquebots, des télégraphes et de tous les autres agents de circulation et de diffusion à l'aide desquels l'industrie noue à l'entour du monde les mailles de son filet merveilleux.

Qu'on le déplore au nom de la poésie et de la liberté, qu'on s'en félicite au nom du progrès, du bien-être et de la facilité de la vie, peu importe. L'industrie est un fait. C'est maintenant la préoccupation et la condition dominante des sociétés. Quoi qu'il advienne, rien ne prévaudra contre elle.

Certes, il faudra bien que l'art, la poésie, tout ce qui représente le cœur et l'imagination trouve sa place et sa forme dans ce monde méthodique et compliqué que l'industrie prépare. Mais probablement un grand nombre des choses, qui aujourd'hui encore passent à bon droit pour les ornements et les agréments de la vie, disparaîtront comme superflues.

Il est permis de penser que les voyages de pur agrément sont au premier rang de ces choses appelées à disparaître. Sur ces voies immenses si régulières, si rapides, on ne voyagera plus que pour ses affaires, pour conduire d'un pôle à l'autre les cuirs du Nord et les cotons du Midi. Qu'aller voir, en effet, hors de chez soi?

L'univers sera partout semblable, partout les mêmes mœurs, le même confort, la même hôtellerie, la même table d'hôte, la même voiture, la même cuisine, le même opéra... Sous toutes les latitudes, le frac et le chapeau noir auront établi leur empire irrésistible. Les temps vont venir où l'Amérique du Sud, dernier asile des guitares et de la fantaisie, où l'Inde indolente et la lointaine Asie danseront, avec la gravité convenable, l'universelle contredanse aux aimables accords du piano universel.

Il ne s'agit ici ni de railler, ni de se plaindre. Tout cela aura sa grandeur et ses somptuosités. Mais ceux qui sont jeunes se préparent à dire adieu à la littérature de couleur locale, aux contrastes voyants, aux couleurs vives qui ont défrayé une grande part de nos admirations.

„Franchement, — me disait hier un vieux chasseur qui était loin d'être revenu bredouille, — on ne goûte qu'à demi les plaisirs de la campagne, lorsqu'on ne prend pas celui de la chasse. Il y a une volupté qu'on ne peut exprimer à se voir entraîné par un animal qui franchit tous les obstacles, et qui se joue le plus qu'il peut du courage de ses agresseurs. On dirait d'abord que ce ne sont de part et d'autre que des agaceries; on va, on revient, on tourne, on s'arrête, jusqu'au moment où le coup part, et assure enfin le chasseur du fruit de la victoire. Si l'animal à demi blessé trouve le moyen d'échapper, l'ardeur ne fait que s'enflammer et le désir du triomphe donne de nouvelles forces et devient plus piquant. Et puis, on distingue tant de sortes de chasses, que vif et flegmatique, sérieux ou enjoué, triste ou badin, on y trouve des plaisirs relatifs à son goût et à son tempérament.”

Un panégyrique court et bon de la chasse!

Une de nos jeunes compatriotes, qui allait partir pour Paris à l'effet d'y embrasser la carrière dramatique, où elle eût certainement réussi d'une manière brillante, a reçu la veille les vers suivants, que nous publions parce que — rare effet de la poésie, aujourd'hui! — ils ont atteint leur but, jusqu'ici du moins:

Blonde et suave enfant, à la figure d'ange,
Vous allez parcourir une carrière étrange,

Le théâtre, où sitôt la beauté se flétrit,
Où le cœur est souvent remplacé par l'esprit!
Le fard affreux viendra dessécher votre joue,
Si fraîche qu'en passant le papillon s'y joue,
Croyant, quand sur vos traits un doux rayon a lui,
Qu'une rose nouvelle est née exprès pour lui.
L'Intrigue, qui dans l'ombre établit sa puissance,
Ver rampant, dès sa fleur détruisant l'espérance,
La Calomnie impure, avec la Trahison,
Distillant à la longue un perfide poison,
L'Envie, aux doigts crochus et dont l'ongle déchire,
La pâle Jalousie et sa sœur la Satire,
Du temple où vous entrez sombres divinités,
Vous environneront de leurs iniquités.
Vos yeux naïfs et purs, pleins de douces merveilles,
Perdront leur vif éclat dans les ardentes veilles;
Votre bouche, au sourire heureux et si charmant,
Prendra l'expression d'un froid ressentiment.
Refloutant vos ennuis et dévorant vos larmes,
De l'ironie alors vous emploierez les armes;
Vous direz, en poussant quelque soupir amer:
„Pourquoi m'être plongée au fond d'un tel enfer?”

Un de nos commissaires d'arrondissement celui d'Arlon, vient d'exprimer une idée très-heureuse et qui mérite d'être exhumée du rapport officiel où elle resterait peut-être enfouie jusqu'à la fin des temps:

„Des bornes miliaries, dit M. Emile Tandel, devraient être placées sur nos chemins de grande communication et sur les routes provinciales.

Sur les routes de l'Etat, les distances sont figurées simplement par des chiffres marqués sur des bornes placées de kilomètre en kilomètre, chiffres qui n'apprennent pas grand-chose aux voyageurs. Sur les autres voies de communication, ces bornes n'existent même pas!

En France, en Allemagne, dans le Grand-Duché de Luxembourg, non-seulement sur les routes de l'Etat, mais sur les chemins vicinaux, au moins de grande communication, chaque borne donne l'indication de la distance au chef-lieu d'arrondissement, au chef-lieu de canton et de la commune la plus voisine. Il y a plus: dans chaque village, à l'angle de la maison la plus en vue de la traverse, est appliquée une plaque en zinc, peinte en blanc, et donnant au voyageur, d'une manière très-sommaire, toutes les indications de localités et de distances qui peuvent le guider. Chacune de ces plaques coûte environ cinq francs. — Ne serait-il pas possible de faire en Belgique, sous ce rapport, ce qui se fait dans les pays limitrophes?”

Un auteur dramatique, Belge d'origine, et qui a eu de véritables succès à Paris, racontait, à un souper chez un brave bourgeois de Bruxelles, un de ses amis d'enfance, qu'à ses débuts il avait lu une comédie à trois auteurs renommés, qui l'avaient fort louée, tandis qu'aucun directeur n'avait voulu la jouer. „Ah, disait notre auteur, Molière avait bien raison. Il n'y a rien de tel que de consulter des gens sur qui la simple nature agisse, qui décident d'après l'impression que l'ouvrage leur fait. Tenez, pour la pièce que je viens d'achever, je préfère prendre avis de bonnes gens, d'imbéciles même, que de littérateurs de profession.” Puis, s'adressant à l'amphitryon et aux convives: „Aussi, Messieurs, je vous propose de nous réunir encore ici demain soir, pour vous donner lecture de mon œuvre.”

Trois comparaisons puisées dans un livre de l'école naturaliste, lequel en est à sa trente-neuvième édition: „Stupide comme un éléphant qui flaire un harmonica. — Pensif comme un bœuf qui aurait avalé une pendule. — Ahuri comme une citrouille chatouillée par un hareng-saur.”

Un de nos peintres les plus renommés, qui a connu Victor Hugo lors de son séjour à Bruxelles, lui a entendu raconter l'anecdote suivante, dans

une visite qu'il lui a faite naguère. C'était à propos de célébrité, de gloire.

„Moi et Alexandre Dumas père, dit le grand poète, fûmes un jour témoins à un mariage bourgeois, qui avait lieu dans un village des environs de St.-Germain. Nous voilà devant Monsieur le maire, un petit homme à figure rusée, le chef couvert d'une casquette de forme incroyable, le nez surmonté d'une paire de lunettes.

— Les témoins de la future ? dit-il d'une voix nasillarde.

Nous nous présentâmes aussitôt.

— Votre nom ? demanda-t-il à Dumas.

Il le déclina.

— Comment cela s'écrivait-il ?

Nous crûmes d'abord à une plaisanterie ; mais comme il était visible que le brave officier municipal était de bonne foi, mon compagnon lui dicta son nom lettre à lettre.

— Votre profession ? demanda encore le maire après avoir écrit.

— Homme de lettres.

Le bonhomme continua son grimoire, sans daigner lever les yeux sur celui qui parlait.

Vint alors mon tour ; je reçus les mêmes demandes, je fais les mêmes réponses. Etre inconnus si près de Paris ! Il y avait certes là pour nous matière à étonnement.

Les témoins du futur sont ensuite appelés.

Un grand et gros gaillard, à figure joyeuse, s'avance en riant.

— Votre nom, Monsieur ? lui est-il aussitôt demandé.

— Jean Griffet.

— Votre profession ?

— Epicier à St.-Germain.

Devant ce titre honorable, le maire ôte ses lunettes, se lève et prenant une chaise :

— Daignez donc vous asseoir, Monsieur, je vous prie, dit-il avec respect.

Cette conclusion nous dérida, et je n'ai pas besoin de dire les réflexions qu'elle nous fit faire."

Je ne sache pas que les effets du vin aient jamais été exposés d'une façon plus originale que par un auteur Arabe qui vivait au huitième siècle de notre ère :

„Lorsque Noé eut planté la vigne, dit-il, Satan vint l'arroser avec le sang d'un paon ; dès qu'elle poussa des feuilles, il l'arrosa du sang d'un singe ; lorsque les grappes parurent, il l'arrosa du sang d'un lion, et quand le raisin fut mûr, il l'arrosa du sang d'un pourceau.

Or, la vigne, abreuvée du sang de ces quatre animaux, en a pris les différents caractères. Ainsi, au premier verre de vin, le sang du buveur circule plus animé, sa vivacité devient plus grande, son teint prend des couleurs vermeilles ; dans cet état, il a l'éclat du paon. Les fumées de la liqueur commencent-elles à lui monter à la tête, à l'échauffer ? Il est gai, il saute, il gambade comme le singe. L'ivresse le saisit-elle ? C'est un lion furieux. Est-elle à son comble ? Semblable au pourceau, il tombe, se vautre à terre, s'étend et s'endort."

La grave question des langues primitives a été tranchée par les Musulmans depuis bien des siècles. D'après eux, ces langues sont l'arabe, le persan et le turc. — Elles étaient, prétendent-ils, toutes trois en usage, et en même temps, dans le paradis terrestre. Le serpent qui séduisit le premier homme et la première femme parlait arabe, langue éloquente, forte, persuasive, qui, d'ailleurs, sera un jour la langue du paradis. Adam et Eve parlaient entre eux persan, idiome doux, flatteur, poétique, insinuant, qui ne réussit, hélas ! que trop bien à Eve, comme chacun sait. L'ange Gabriel, qui les chassa du Paradis, fut obligé de parler turc, parce que leur ayant commandé de sortir, d'abord en persan, puis en arabe, sans qu'ils en voulussent rien faire, il dut enfin s'exprimer dans les termes de cette langue dure et menaçante, qui les effraya et les contraignit d'obéir.

Un de nos amis, qui vient de parcourir l'ancienne Bavière, y a découvert une institution fort singulière à notre époque : C'est une sorte de tribunal populaire, qui juge sans loi écrite, et dont l'origine remonte certainement à une haute antiquité.

Ce tribunal s'appelle : „haberfeldtreiben."

Lorsqu'un homme du peuple se fait remarquer de ses voisins par sa mauvaise conduite, des inconnus l'avertissent que s'il ne change pas sa manière de vivre dans un délai fixé, il sera justiciable du tribunal.

Au jour marqué, des paysans entourent la maison de l'accusé, que l'on force de paraître à la fenêtre. Un homme de la multitude lui reproche ses fautes et livre son nom au mépris de tous.

Comme un certain nombre d'assistants sont légalement armés pour la circonstance, la police ne se mêle jamais de ces réunions, où règne toujours le plus grand ordre :

L'existence de ces vieilles institutions n'est possible qu'avec la conservation des vieilles mœurs.

On sait que, dans nos campagnes, les charivaris étaient jadis un acte de justice populaire, qui s'exerçait dans certains cas prévus.

Une actrice qui a fait partie du personnel d'un de nos théâtres, a quitté depuis peu la carrière dramatique pour se marier. Elle rencontre dernièrement un de nos journalistes, garçon d'esprit.... comme ils le sont tous, et qui lui dit :

— Vous voilà donc entrée dans la vie conjugale ?

— Oui, il faut bien faire une fin ?

— Et vous êtes heureuse ?

— Parfaitement ; l'homme que j'ai épousé est doux comme un agneau.

— Quelle chance !... l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde !

JEAN-LE-BUTINEUR.

L'ANANAS.

L'ananas est le plus distingué des fruits qui paraissent sur nos tables. Les uns le disent originaire des grandes Indes, les autres d'Amérique ; on le croit cependant originaire d'Arabie, puisque son nom est composé de deux mots arabes : ains-anas, qui signifient „œil humain ;" et l'on sait que les boutons dont la surface de la pomme d'ananas est régulièrement couverte, ont la forme de cet organe. Or, les plantes indigènes, dans un pays, sont ordinairement les seules dont les dénominations aient une étymologie descriptive.

L'introduction de l'ananas en Europe date du milieu du dix-septième siècle et est due à un Hollandais, nommé Lacour, qui le premier en cultiva plusieurs pieds dans les jardins de Leyde.

Dans nos climats, les ananas ne peuvent croître que dans des serres chaudes, mais ils n'ont pas la même saveur. — On attribue à ce fruit, entre autres vertus, celle de chasser les vers, d'être efficace contre les obstructions, d'empêcher la formation de la pierre dans la vessie, et même de la dissoudre à la longue. Voilà bien plus de propriétés qu'il n'en faut, jointes à son goût exquis, pour le faire rechercher, quel qu'en soit le prix, toujours élevé.

L'ananas se propage, soit au moyen d'œillets qui se forment à côté des pieds qui ont fleuri, soit avec les couronnes qui en surmontent les fruits mûrs et que l'on a soin de conserver.

Ce fruit se mange cru, coupé par nouelles et assaisonné avec du sucre.

On en fait une limonade très-rafraîchissante.

Il est bon de savoir toutefois que l'ananas est acide, astringent et ne convient pas aux personnes nerveuses.

B.

ALÉYDE DE HAMAL.

CHRONIQUE BELGE DU XIV^e SIÈCLE.

(Suite et fin, voir page 371.)

XIV.

René de Hozémont quitta, à cinq heures du matin, le château de Rummen, pour se rendre à Orienten, accompagné de son écuyer Willen, tous les deux à cheval, et bien armés. Ils mirent pied à terre à dix minutes de l'abbaye, au moulin de Laer.

Le jeune chevalier marchait en avant, son compagnon à quelques pas derrière lui.

Ils étaient arrivés à cinq cents pas du monastère, quand tout-à-coup un homme caché derrière un arbre s'élança sur René, en brandissant un pieu ; mais avant que la massue s'abattit, Willen, qui suivait, porta dans le dos au misérable un coup de sa longue épée, qui l'étendit raide mort, non sans qu'il eût poussé un cri formidable, qui attira vers l'endroit plusieurs campagnards matineux. Quant à Biltot, il jugea à propos de décamper, et l'on ne sut jamais que le malfaiteur avait eu un complice.

Comme il y avait là un cadavre, René dut bien avouer qu'il avait été attaqué, et ce bruit parcourut rapidement l'abbaye.

A son arrivée, René fut introduit dans un petit enclos muré où il était permis de recevoir les personnes des deux sexes, qui demandaient à être entendues par les habitants du monastère. Ce n'était que là qu'il pouvait voir Aléyde, qui ne tarda pas à arriver avec l'abbesse. Celle-ci, après avoir souhaité le bonjour au chevalier, se retira discrètement à l'écart, de sorte que les jeunes gens purent causer librement.

Le sire de Hozémont, au comble du bonheur, n'avait d'abord pu que prononcer le nom de sa bien-aimée, à quoi la jeune fille répondit timidement : René !...

— Aléyde, reprit le jeune homme, ma première mission est remplie à notre avantage ; je vais maintenant porter moi-même au prince de Liège les ordres de l'Empereur, et bientôt nous pourrons, je l'espère, voir nos vœux se réaliser, puisque votre tuteur consent à notre union, qui pourra avoir lieu à la Pentecôte.

— Oh ! René, dit l'héritière de Hamal, on vient d'attenter à vos jours ; j'ai des raisons pour croire que celui qui a conduit la main de l'assassin est cet homme odieux qui porte le nom de Mohet, et à qui vous avez si imprudemment accordé votre amitié.

— Lui ! serait-ce possible ?

— Oui, René, lui-même, celui que vous avez vaincu au tournoi de Bruxelles. Le regard de fauve que cet être me lança lorsque vous le présentâtes à la comtesse, en me glaçant de terreur, m'avertit qu'il était pour nous un ennemi dangereux ; et maintenant je ne doute pas que ce soit sa main qui a dirigé les deux tentatives dont nous avons failli être victimes l'un et l'autre.

— Quoi, j'aurais fraternisé avec un homme capable de telles actions... Non, vous vous trompez... je le souhaite du moins.

— Moi aussi, je le souhaite ; mais, en attendant que le contraire soit prouvé, tenez-vous en méfiance et redoutez ses embûches. N'allez pas vous-même porter votre message à Liège, envoyez-le par quelqu'un ; les routes ne sont point sûres pour vous !

— Aléyde, je ne le puis, les ordres de l'Empereur sont formels ; il faut qu'il soit bien établi que ce message a été remis entre les mains du prince-évêque. Calmez vos inquiétudes, je reviendrai sain et sauf. Je prendrai des chemins de traverse, et arrivé à Liège, je descendrai chez les d'Awans-Waroux, famille alliée à celle de Looz, et près de laquelle je trouverai aide et sécurité. Ayons donc confiance en Dieu, qui nous protège, le bonheur n'est pas loin de nous. Au revoir, chère Aléyde.

Il porta la main de sa fiancée à ses lèvres, et partit, laissant celle-ci émue et inquiète.

Nous ne suivrons pas notre voyageur pendant sa route, qui ne fut troublée par aucun incident.

Il fut très-bien reçu à Liège chez les d'Awans-Waroux ; mais on ne lui cacha point que le

prince ne se désisterait pas de ses prétentions sur le comté de 1002, malgré toutes les chartes et les décrets rendus contre lui; qu'il savait bien que l'Empereur avait d'autres affaires plus sérieuses sur les bras, qui l'empêchaient de mettre ses menaces à exécution.

Le lendemain, le sire de Hozémont se présenta à la cour d'Englebert de la Marck; mais il ne put voir celui-ci, et dut se contenter de remettre sa missive au Chapitre, qui en donna récépissé.

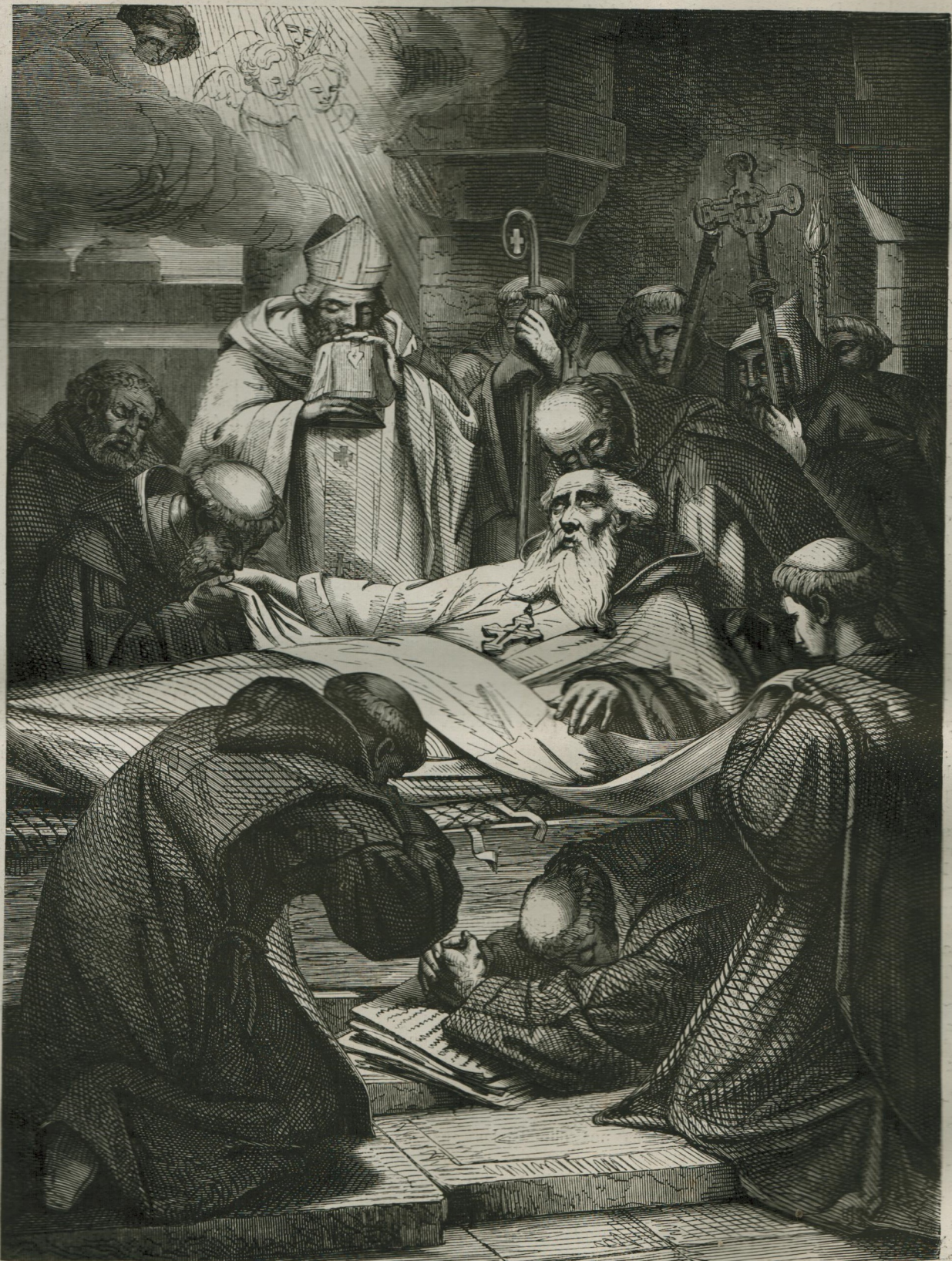
— Je vous l'avais prédit, chevalier, lui dit le sire d'Awans, lorsque René lui conta sa mésaventure; vous n'obtiendrez rien de ces gens-là. Si mon parent, le comte Arnold, veut défendre efficacement son patrimoine, il n'a qu'à se procurer une bonne armée. Arnold ne doit point manquer d'alliés pour le soutenir.

— Nous comptons, dit René, sur l'assistance du duc de Brabant et sur l'appui du comte de Flandre.

— C'est plus qu'il n'en faut pour vaincre, lui dit le sire d'Awans. Veuillez bien assurer mon cousin Arnold qu'il a notre sympathie et celle de beaucoup de seigneurs liégeois.

XV.

René prit le lendemain congé de ses hôtes, convaincu qu'il ne restait au comte Arnold que les chances de la guerre.



LES DERNIERS MOMENTS DE SAINT REMACLE, D'APRÈS M. JOS. BELLEMANS.

Avant d'arriver à St-Trond, il apprit que l'armée de l'évêque avait fait un mouvement en avant. Il se hâta d'aller rendre compte de l'insuccès de sa mission au comte qui se trouvait à Wyer, puis il rejoignit les troupes placées sous ses ordres.

Le temps était très-mauvais, les deux armées restèrent en expectative vis-à-vis l'une de l'autre pendant tout le mois de janvier, se bornant à quelques escarmouches. Arnold profita de cette

espèce de trêve pour bien établir ses soldats dans leurs positions. Il écrivit à ses alliés, le duc de Brabant et le comte de Flandre, pour en obtenir des secours, mais, à son grand déplaisir, ces deux princes, sans refuser complètement leur assistance, faisaient succéder les atermoiements aux atermoiements.

Au commencement de mars, le temps s'étant mis au beau, l'armée du prince prit une attitude de plus en plus agressive. L'engagement

devint tout-à-coup sérieux sur toute la ligne, mais les troupes liégeoises furent repoussées avec de grandes pertes. Les chances furent moins bonnes pour le corps que commandait René, de l'autre côté de St-Trond. Assailli par des forces de beaucoup supérieures, il perdit du terrain et dut se replier sur Run-kelen. Des renforts étant arrivés au chevalier, il allait marcher en avant pour reconquérir ses positions, lorsqu'il reçut l'avis que les ennemis

avaient pénétré dans St.-Trond, qui leur avait été livré par trahison, de sorte que les deux corps purent opérer leur jonction.

Après la chute de St.-Trond, la cavalerie ennemie fit irruption dans la campagne, mais le brave de Hynsdael, déployant à son tour ses escadrons, repoussa les hordes liégeoises jus-

qu'au-delà de la ville. — On prétendit avoir vu le Mohet parmi les cavaliers liégeois.

Au lieu de faire un mouvement d'attaque, René dut rester dans sa nouvelle position, qu'il fit mettre en état de défense. Il semblait que les troupes liégeoises s'étaient arrêtées pour reprendre haleine, car pendant les trois jours

qui suivirent elles restèrent dans l'inaction. Mais le quatrième jour elles renouvelèrent l'attaque avec furie. René qui, au fort de toute action, pensait toujours à Aléyde, s'apercevant que malgré la bravoure de ses hommes, il allait peut-être devoir encore battre en retraite, et concevant des craintes pour la sûreté des ha-



UNE RETENUE A L'ÉCOLE, D'APRÈS M. RICHARD HOLL.

bitantes de l'abbaye d'Orienten, monastère qu'il allait devoir laisser derrière lui en se retirant, fit part de ses inquiétudes au comte Arnold, qui était venu examiner sa position.

— Les mêmes craintes m'ont assiégué, lui dit le comte, aussi j'ai donné hier ordre au chevalier Pierre Wauters de réunir le nombre

de chars nécessaires pour transporter les religieuses et leurs pensionnaires à Louvain, et ce matin j'ai reçu avis de leur départ.

— Et la demoiselle de Hamal? demanda René.

— Elle sera partie avec les autres, répondit le comte.

René, croyant sa fiancée en sûreté, se sentit

soulagé du poids qui l'oppressait. Dans cet entretien, Arnold ne lui cacha point les craintes qu'il avait sur l'issue de cette guerre, en présence du mauvais vouloir de ses alliés qui ne venaient pas à son secours.

— Nous ne devons pas cependant déjà désespérer de votre cause, lui répondit le jeune

chevalier; nous avons, il est vrai, dû rétrograder, mais vos troupes n'ont pas été battues et ne sont point découragées; elles ont fait éprouver aux ennemis des pertes sérieuses, et elles brûlent du désir d'en venir encore aux mains avec eux. Notre brave cavalerie surtout, formée d'une jeunesse courageuse, ne craint point ces hordes de cavaliers mercenaires que le prince de Liège tient à sa solde, et qui se recrutent dans la lie du peuple. Quant à vos alliés, vous m'avez dit qu'ils ne vous avaient point formellement refusé leur appui. Si, contre toute attente, ils ne s'exécutaient point, et que nous dussions succomber, nous tomberions au moins avec gloire.

— René, lui dit le comte, tes paroles raniment mon espoir, qui commençait à s'ébranler. Va, je n'ai jamais douté de ta bravoure ni de celle de notre armée. Oui, nous montrerons à ceux qui nous abandonnent à nous-mêmes, après nous avoir encouragés à la résistance par des promesses fallacieuses, que nous savons défendre nos droits.

Sur l'entrefaite, on vit l'armée liégeoise se porter de nouveau à l'attaque. Ce furent encore les soldats de René, qui eurent le plus d'adversaires à combattre. Après avoir défendu le terrain pied à pied, ils se replièrent jusqu'au château de Bindervelt, devant lequel l'ennemi s'arrêta.

René fit prendre de bonnes positions à ses troupes, pour continuer la défense; puis il entra au château.

XVI.

Quelles ne furent point sa surprise et son émotion, lorsque tout-à-coup sa fiancée apparut à ses yeux....

— Ah! grand Dieu! Vous ici, Aléyde! exclama-t-il. Dans ce champ de carnage, alors que je vous croyais en sûreté à Louvain.... Oh! dites-moi par quelle fatalité je vous retrouve au milieu de nous, au moment où nous allons avoir à livrer des combats sanglants, pendant lesquels vous pouvez tomber aux mains de nos cruels ennemis! Car les murs de ce château ne résisteront peut-être pas à leurs attaques furieuses. Oh! parlez; expliquez-moi votre présence en cet endroit.

— René, j'ai voulu, avant de m'éloigner de mon pays, revoir encore les lieux qui furent le berceau de mon enfance, et dire une prière sur la tombe de mes parents.

Elle aurait pu ajouter qu'un autre motif l'avait retenue: celui de ne point s'éloigner de son fiancé. Sans calculer aucun danger, elle s'était esquivée avec une autre jeune pensionnaire qui avait les mêmes raisons qu'elle pour rester au pays, pendant que toutes les habitantes du couvent faisaient à la hâte leurs malles pour se diriger sur Louvain. Elles croyaient qu'elles auraient pu se tenir à certaine distance en arrière de l'armée et recevoir, à tout moment, des nouvelles de ceux auxquels elles s'intéressaient.

— Oh! Aléyde, lui répéta René, fuyez! Vous ne pouvez rester parmi nous; votre présence ici ne me laisserait pas ma liberté d'action; je serais paralysé par les soins de votre sécurité, et inquiété par l'idée que vous pourriez tomber, sous mes yeux, aux mains de ceux que nous combattons, et surtout.... Je vais vous faire donner un cheval, et deux hommes dévoués vous conduiront immédiatement à Louvain.

— René, la cause du comte est donc bien désespérée, puisque son armée a été repoussée jusque cet endroit?... Il ne lui restera bientôt plus un coin de son comté de Looz, pour s'y arrêter. S'il en est ainsi, venez, conduisez-moi vous-même à Louvain. Abandonnons la partie sans attendre une défaite inévitable. Ma marraine, feu la comtesse, m'a dit que si je venais à perdre l'héritage de Bindervelt, il me resterait encore assez de biens dans le pays de Liège, pour me donner une honnête existence. Venez! fuyons! abandonnons ce domaine sans lequel nous pouvons encore être heureux.

— Aléyde, fuir ainsi serait forfait à l'honneur. En quel pays irions-nous cacher notre honte, et où pourrions-nous nous soustraire aux remords qui viendraient bientôt nous accabler? Non, non, je ne puis abandonner le comte au

moment où il a le plus besoin de mon bras; le quitter ainsi, ce serait le trahir, et bientôt la vengeance céleste s'appesantirait sur moi. Partez seule, la cause d'Arnold va se décider dans un suprême et dernier effort; toutes nos troupes réunies sur le territoire de Rummen vont livrer à l'armée du prince de Liège un combat décisif, et nous vaincrons, je l'espère.

— Mais, René, vous comptez toujours sans la mort, qui peut vous frapper à chaque instant. Oh! laissez-moi près de vous, pour que, si pareil malheur arrive, je puisse au moins recueillir votre dernier soupir. Sous ce déguisement, que j'ai pris, personne ne reconnaîtra l'héritière de Hamal, et si nous devons fuir devant les ennemis, je m'en irai, confondue parmi toutes les pauvres paysannes qui devront abandonner leurs foyers.

XVII.

En ce moment, un homme d'armes vint, hors d'haleine, prévenir que l'ennemi était là, attaquant la position.

— Adieu, Aléyde, dit René, je vous confie à la garde de mon fidèle Willen, qui va vous conduire hors de danger. Le moment critique est arrivé. Que ce baiser soit le lien qui, en attendant, enchaîne à jamais nos destinées.

Willen avait reçu l'ordre de fuir avec Aléyde vers Louvain, mais il ne put l'exécuter; l'attaque avait été si vive que les troupes du sire de Hozémont furent débordées et le brave écuyer dut suivre, avec son précieux dépôt, l'arrière-garde en retraite sur Rummen, de crainte de se le voir enlever par les archers liégeois qui battaient la campagne.

René dut aussi se replier avec son corps d'armée sur Rummen.

— O mon Dieu, mon Dieu, s'écria-t-il en retrouvant sa fiancée au village, vous encore ici?... — René, lui dit la pauvre fille, le Ciel a exaucé ma prière... Il n'a point voulu que nos deux existences fussent séparées en ce moment suprême. Quelles que soient les chances du combat, je m'attache à vos pas et ne vous quitte plus; votre sort sera le mien! Si vous succombez, eh bien, je mourrai comme vous.

Et elle lui montra un poignard, qu'elle tenait caché dans son sein. René n'eut pas le temps de combattre sa résolution, l'ennemi était sur ses pas. Ses troupes amoindries défendirent encore quelque temps le village de Rummen; mais, toujours accablées par le nombre, elles furent obligées de se réfugier dans le château, où elles continuèrent cependant à se défendre encore, espérant que le sire de Wesemael serait venu les dégager. Mais cette espérance fut vaine; l'armée de Wesemael n'ayant pas reçu de secours, avait été vaincue et dispersée; de sorte que les Liégeois purent, à leur aise, commencer le siège du château, ce qu'ils firent incontinent.

Déjà plusieurs assauts avaient été repoussés par les assiégés, mais les moyens employés par les troupes liégeoises, étaient tellement puissants que bientôt les ponts levés furent abattus, et les assiégeants pénétrèrent jusqu'au pied du donjon, où ils furent encore accablés par une grêle de flèches et de matières enflammées. L'ennemi parvint cependant à dresser ses béliers, qui battirent avec violence les murs et la porte de l'édifice. Celle-ci ayant été enfoncée, les assaillants se précipitèrent dans le rez-de-chaussée du château, qui fut vivement disputé. Mais les troupes de René durent à la longue se retirer sur la plate-forme, où elles continuèrent à se défendre avec l'énergie du désespoir. Pour en venir à bout, le chef des assiégeants fit remplir les salles basses du château de paille, de bois à brûler et autres matières combustibles.

On y mit le feu.

René, voyant la fumée arriver jusqu'à la plate-forme, sentit tout-à-coup son courage l'abandonner.

— Quoi, dit-il à sa fiancée, qui se tenait près de lui, vous, mon adorée, mourir ici, brûlée vive sous mes yeux... oh, non, cela ne sera pas!

Il la saisit dans ses bras, la porta à l'un des créneaux, et, l'élevant au-dessus, il cria aux ennemis:

— Grâce! grâce pour elle!...

A cet appel, le chef des assaillants, qui se tenait sur les remparts, et qui n'était autre que le Mohet, leva les yeux vers l'endroit d'où ces cris partaient. Ayant reconnu l'héritière de Hamal, un sourire satanique lui vint aux lèvres et il cria aussitôt à ses hommes:

— Arrêtez! Arrêtez! Il faut la sauver à tout prix!

Malgré le trouble dans lequel Aléyde était plongée, elle reconnut le misérable et, détournant la tête avec horreur, elle s'écria:

— Oh! plutôt la mort!...

René comprit cette exclamation; il venait aussi de reconnaître son mortel ennemi, qui criait toujours:

— Arrêtez! Arrêtez! Sauvez cette femme!

Il était trop tard... Les murs du château, en s'écroulant, ensevelirent les deux fiancés sous leurs décombres, où ils se trouvèrent réunis dans la mort.

P. R. WOLTERS.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Les personnes qui tiennent à bien digérer le pain qu'elles mangent, doivent examiner s'il est rassis ou frais.

Voici pourquoi:

Le premier est infiniment préférable; il se broie, se mout par la mastication et il s'imprègne de salive; lorsqu'il descend dans l'estomac, les sucs digestifs le pénètrent facilement et lui font subir leur influence décomposante.

Il en est autrement du pain nouvellement cuit: il ne se broie pas sous les dents, mais il forme une pâte massive dans laquelle la salive ne pénètre pas, et il glisse jusque dans l'estomac sous la forme d'une balle élastique impropre à absorber les sucs digestifs; de là résultent des oppressions, des gonflements, des pertes d'appétit et toute une suite d'incommodités plus ou moins graves. Cela est vrai pour le pain blanc, mais plus vrai encore pour le pain noir, déjà massif de sa nature: on peut presque comparer le pain noir nouveau arrivant dans l'estomac à des boules de savon dont il a la dureté et la densité.

S'il s'agit de gâteau nouveau, c'est bien pis, car le gâteau en général, à cause de la quantité de beurre et de sucre qu'il renferme, est d'une digestion laborieuse; pour des estomacs faibles il devient presque un poison, et cependant on voit des personnes assez imprudentes pour manger le gâteau à peine sorti du four, et des parents assez ignorants pour en faire manger à leurs enfants.

UN HOMME QU'ON RASE,
JUGÉ PAR UNE FEMME.

I.

On était à la fin d'avril, il était cinq heures du matin, et je m'étais mise à ma fenêtre pour contempler le soleil à son lever, spectacle qui m'est, je l'avoue, beaucoup moins familier que celui de son coucher.

Mes regards se portèrent sur une croisée qui me fait face, et je vis....

Mais je m'aperçus que mon début est manqué: je devais d'abord vous apprendre que j'ai un voisin. Qui n'en a pas? surtout dans les grandes villes!

Ce voisin est reçu quelquefois dans ma famille. Il est jeune, aimable, et l'on pourrait, à la rigueur, le croire épris, si l'on ne savait que le tendre amour qu'il a pour lui-même le préserve de celui qu'il pourrait éprouver pour les autres.

Etant donc à ma fenêtre, y jouissant négligemment de la douce fraîcheur d'une charmante matinée de printemps, il arrive que la fenêtre dont j'ai déjà parlé s'ouvre, et je vois.... le voisin.

La distance qui nous sépare est telle, que je puis demeurer, sans la moindre inconvenance; cependant, un instinct de femme me fait baisser

ma jalousie. Mais cela n'empêche pas la vue d'errer où bon lui semble; la mienne donc continue à se promener en face....

C'est que ma curiosité se trouve excitée par certains apprêts dont je ne devine pas le but.

II.

Il y a beaucoup de mouvement dans la chambre, la servante s'agit en tous sens, elle apporte des vases, des ustensiles que je ne puis distinguer. Le voisin est en négligé, il s'étend sur un fauteuil de telle sorte qu'il reçoit la lumière en plein éclat.

Un homme assez bien mis se place debout à ses côtés, il attend avec une gravité ministérielle, quoi? Je ne le sais pas encore, mais patience.

Le voisin porte la main à sa joue. Sans doute il souffre des dents; pauvre jeune homme! Ce monsieur, c'est le dentiste; l'opération va commencer, car voici la cuvette et le pot à l'eau qu'on apporte. L'homme assez bien mis choisit quelque chose; le voisin renverse sa tête, lève les yeux au ciel; une main fatale s'approche de son visage...

La pitié me saisit. Mais que vois-je? Quoi! Non, je ne me trompe point; on lui pince quelque chose, mais ce n'est pas une dent; c'est le nez!

Le nez! Imaginez, Mesdames, l'effet que doit produire sur une personne sensible certainement, mais plus gaie encore, un semblable tableau! Le comique excite toujours l'hilarité, mais lorsqu'il succède brusquement au pathétique, il agit sur nous bien plus puissamment.

III.

Vous me croirez donc sans peine quand je vous dirai qu'il me fut impossible de modérer un éclat de rire capable d'ébranler les parois de ma chambre.

J'étais seule, et la gaieté se concentre quand elle n'a pas de témoins; cependant la crise joyeuse qui me saisit fut telle, que je me vis contrainte de me jeter dans un fauteuil pour y attendre la fin de cet accès.

Ayant enfin recouvré le calme, je cours à la croisée, résolue à ne pas m'en éloigner avant la fin de l'opération, et regrettant les instants que j'ai perdus.

Attention!

Voici la savonnette qui se promène de haut en bas, de droite à gauche, sur la joue du patient; tantôt une ellipse, tantôt un triangle; quelle dextérité, quelle habitude, c'est admirable! Mais ce qui ne l'est pas moins, c'est l'expression du visage, que l'on barbouille. Rien de plus résigné, de plus nigaud. Traduisons: „Faites de moi tout ce qui vous plaira, faites-le à mon nez, à ma bouche, je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur."

Mais la scène change et devient imposante: l'acier tranchant brille dans la main de l'opérateur: je cesse de rire; pourquoi? C'est que cette lame qui s'approche du visage éveille des idées sinistres... Cette tête renversée, ces linges qui la cernent... un crime serait si facile!...

IV.

Je ne reste guère, heureusement, sous l'influence de cette réflexion, et j'éclate de plus belle en voyant la main de l'exécuteur opérer une évolution aérienne et circulaire, ayant pour but sans doute de la disposer à s'abattre avec plus de précision sur le lieu de l'attaque; c'est comme pour mieux sauter, il faut préparer son élan. — Un, deux, trois; par ici, par là; pan! On essuie le rasoir. Un, deux, trois, on pince la joue à droite, à gauche; le dessus de la lèvre offre quelques difficultés, elles sont vaincues par l'adresse; mais rien n'est comparable à l'assaut qu'on livre à la gouttière nasale. Ici l'artiste déploie toutes ses ressources; la main gauche s'étale en aile de pigeon, et avec une grâce, une précaution vraiment zéphyriennes, il saisit entre l'index et le pouce, quoi? le nez. Encore le nez!

Il paraît qu'entre tous les épisodes du drame, le pincement du nez est le plus saisissant, le

plus poignant, car voilà ma crise qui me reprend.

Cependant l'opération se poursuit: un, deux, trois, pan! Cette fois, voilà qui est fait.

Quel dommage! je vais me retirer.

O bonheur! encore une scène; le voisin va se faire tondre... Quoi! ces beaux cheveux, ces cheveux blonds, si fins, si soignés, si caressés de leur propriétaire, vont tomber sous un ciseau profane! Je frémis. Si par malheur la boucle destinée à s'arrondir sur la tempe, et de laquelle on s'occupe sans cesse, si cette boucle de prédilection allait perdre de sa grâce; si elle devenait trop courte ou demeurerait trop longue, quelle anxiété!

Le voisin fixe le barbier; il lui fait une recommandation; on promet d'y avoir égard, mais l'amour-propre est blessé... „Soyez donc tranquille, est-ce que je ne connais pas mon métier?"

V.

Le patient baisse la tête, pose la main sur son cœur et se résigne.

Une, deux, trois, quatre mèches tombent; le voisin les regarde, les pèse, les compte et soupire... Moi, je me pâme... Oh! s'il m'apercevait, s'il m'entendait, il serait furieux. Mais, est-ce ma faute, à moi, s'il a besoin de respirer l'air frais du matin, et si j'aime à contempler le lever du soleil?

Depuis ce jour, j'ai revu notre voisin; je l'ai revu dans une tenue parfaite; mais il y a désormais en lui deux êtres distincts: l'homme de société, puis l'homme à qui l'on fait la barbe.

Impossible de me dépouiller de mes impressions et de mes souvenirs; je crois toujours voir sur son nez les empreintes des doigts du barbier, et ses allures élégantes ne sauraient me faire oublier son attitude grotesque et son air piteux.

O vous! Messieurs, qui avez l'honneur de porter du poil au menton, imitez la noble fierté des sénateurs romains; mourez plutôt que de souffrir qu'on y porte une main sacrilège; s'il faut qu'il soit rasé, rasez-le vous-même; c'est un conseil de femme que je donne charitablement à ceux d'entre vous qui aspirent à plaire; mais si par malheur vous êtes réduits à cette dure nécessité de confier à des mains étrangères cette noble partie de vous-même, fermez du moins soigneusement vos portes et vos fenêtres; méfiez-vous des persiennes, des jalousies, des rideaux, car l'œil d'une femme est aussi subtil, aussi pénétrant que la lumière qu'il reflète, et gravez dans votre esprit cette vérité qu'un homme, quel qu'il soit, fût-il un héros, n'a l'air que d'un sot, — quand on lui fait la barbe.

OLYMPE DE LERNAY.

LE MOT „J'AIME."

Conseil à M^{lle} Rose d'H.

Jeune Rose, prenez-y garde,
Le mot „j'aime" est plein de douceur!
Mais souvent tel qui le hasarde
N'en connut jamais la valeur.

Il faut une prudence extrême
Pour bien distinguer un amant.
Celui qui dit mieux: „Je vous aime!"
Est bien souvent celui qui ment.

Qui ne sent rien, parle à merveille;
Craignez un amant plein d'esprit.
C'est votre cœur, non votre oreille
Qui doit écouter ce qu'il dit.

ERIC.

HABILETÉ.

Cacher tous ses défauts dans une nuit profonde,
Des vertus qu'on n'a pas se parer, se vernir...
C'est à quoi se réduit la science du monde
Et le moyen de parvenir.

A. B.

LA TOUR AU LIERRE.

Roman.

SECONDE PARTIE.

XVII.

En même temps que la lettre de Jeanne, le curé reçut quelques mots de M^{me} Bernard, qui, dans une inquiétude mortelle, écrivait que son apprentie avait disparu.

Le vieux prêtre s'était attaché à cette enfant comme une âme généreuse s'attache à une bonne œuvre. Il fut péniblement affecté de ces nouvelles, surtout en songeant qu'il lui faudrait porter à la pauvre Marguerite un coup si funeste; elle qui comptait les jours qui devaient la rapprocher de Jeanne, elle si joyeuse de la bonne conduite de sa fille, conduite qui la rendait fière, et dont elle ne cessait de remercier Dieu...

Comment ôter à cette mère toute cette joie, toute cette espérance?

Et cela survenait au moment où des devoirs impérieux contraignaient le curé à remettre à quelques jours toutes préoccupations mondaines; car on était arrivé au 12 juin, et, comme les années précédentes, les préparatifs de cette solennité absorbaient tout son temps.

Pourtant, il écrivit à M^{me} Bernard de faire les recherches les plus minutieuses pour retrouver les traces de cette pauvre enfant, et de lui en écrire l'issue en toute hâte. Puis, un peu tranquilisé par cette démarche, il se livra à tous les soins que la fête réclamait.

Dès l'aube, on vit deux femmes qui, pour éviter la foule des pèlerins, semblaient avoir choisi des chemins de traverse. Toutes deux par des voies différentes, se rendaient à Attigny.

La première femme, quoique vieille, marchait d'un pas allègre et léger, chantant tout bas, pour accompagner sa route, la complainte de S-Méen.

Sa douce figure, pâle et sereine, était encadrée de soyeux cheveux blancs retenus eux-mêmes par un béguin tout coquettement garni d'une fine mousseline; au-dessus de son jupon et de son casaquin, tout neuf et tout lustré, elle portait un mantelet rabattu sur les épaules et tenait à la main un frais bouquet de fleurs des champs, pieuse offrande, agréable à Dieu et au saint que l'on fêtait.

Sans fatigue apparente et sans s'arrêter, elle distingua bientôt le clocher de l'église, et se présenta à la porte du curé au moment où il sortait de chez lui.

— Marguerite! s'écria-t-il, en retenant avec peine un mouvement d'anxieuse surprise.

— Oui, Monsieur le curé, répondit-elle, le visage tout rayonnant d'un sourire, vous ne m'attendiez pas d'aussi bonne heure, n'est-il pas vrai? C'est que depuis que je suis heureuse je ne me cache plus, et j'ai pensé que dans ce jour vous ne refuseriez pas à mon bonheur un souvenir dans vos prières pour ma Jeanne!... Vous savez, Monsieur le curé, elle a aujourd'hui dix-huit ans... J'en ai rêvé toute la nuit... Les joyeuses surprises que nous lui gardons au retour me brûlent le cœur, tant je m'en fais fête!... Oh! Monsieur le curé, que Dieu est bon de m'avoir autrefois donné tant de chagrins, puisqu'il me gardait une joie si immense dans l'avenir!... Mais je ne dois pas abuser de votre temps.

— Oui, en effet, répondit l'ecclésiastique, qui cherchait à rompre cet entretien pénible.

— Plus qu'un mot, Monsieur le curé. Voudriez-vous accepter ce bouquet que j'ai cueilli au nom de Jeanne, et voudriez-vous le déposer sur les marches de l'autel, au milieu des offrandes?... Ça lui portera bonheur... Dites, voulez-vous?...

— Oui, oui, Marguerite, répondit le vieillard triste et attendri; je vous le promets. Je prierai et je déposerai votre bouquet...

Puis il s'éloigna.

Et Marguerite, trop à la joie pour bien remarquer cette tristesse, alla se mêler à la foule pieuse et recueillie des pèlerins.

XVIII.

La seconde femme, qui suivait le chemin d'Attigny, marchait d'un pas fébrile et chancelant; elle semblait avancer sans voir et sans comprendre. Son regard, sec et brûlant, ne s'arrêtait à rien; tout en elle respirait le désordre et l'absence de la pensée.

Pourtant, elle suivait sa route, obéissant plutôt à un instinct machinal qu'à une volonté arrêtée. Son visage, que l'on pouvait entrevoir, quoique caché par un ample mantel, était rouge, jaspé par la fièvre, tandis que ses lèvres, pâles et sèches, s'ouvraient convulsivement à l'air, comme pour lui demander un souffle rafraîchissant.

Par instant, elle s'arrêtait; alors une souffrance indescriptible se révélait en elle, surtout lorsque le son vibrant des cloches, qui ne cessaient de sonner, arrivait jusqu'à son oreille. A ce bruit, qui lui faisait mal, elle murmurait des mots sans suite, des prières, pour qu'il cessât, et voulant fuir cette nouvelle torture, elle courait quelques pas, mais sa faiblesse et son manque de force la contraignaient à s'arrêter de nouveau.

Elle finit pourtant par arriver ainsi à l'église. Toutes les portes en étaient ouvertes; la procession venait de sortir; elle se rendait à la source sacrée, et devait faire le tour de la place.

La voyageuse, pénétrant dans l'enceinte déserte, se mit derrière un pilier et s'agenouilla, comme, dix-huit ans auparavant, une autre femme, triste et malheureuse, s'y était agenouillée. Celle d'aujourd'hui joignit les mains en élevant ses regards au ciel.

Dans ce mouvement, son visage se découvrit et dans ce visage, dont les teintes pourprées étaient remplacées par une pâleur mate, se révélait un désespoir profond, une résolution funeste, d'autant plus effrayante que cette femme ne pleurait pas.

La voix des enfants de chœur revint jusqu'à elle, accompagnée des chants de la foule: la procession rentrait.

Alors elle abaissa soigneusement sa mante, et, toujours agenouillée, repliée sur elle-même, elle se tint immobile.

Les heures s'écoulèrent ainsi. Vainement, du haut de la chaire, la parole évangélique promettait au pêcheur secours et miséricorde, amour et espérance, cette parole ne parvint pas à réveiller la torpeur de cette âme affligée, insensible et désespérée.

Enfin, les offices se terminèrent. Profitant, pour sortir, de la foule compacte et pressée qui la déroba aux regards, la pauvre femme se dirigea furtivement vers la grotte de St.-Méén, et y entra sans être remarquée. Les cierges s'éteignaient.

XIX.

Comme dix-huit années auparavant, la lune argentée, brillante et diaprée d'étoiles, éclairait une nuit calme et toute embaumée des émanations des fleurs; un rayon de cette lune venait se briser à l'entrée de la voûte.

Dès qu'elle fut assurée qu'elle était seule, elle s'approcha de la source.

— Ma mère, dit-elle à voix basse, avec un étrange sourire, de cette eau profonde vous aviez résolu de faire mon berceau; déjà vos mains me tenaient suspendue sur l'abîme; vous en souvenez-vous, ma mère?... Vous obéissiez en cela à cette intuition secrète, qui se révèle aux mères lorsque leur enfant doit être malheureuse. Mais pourquoi alors vos mains ne se sont-elles pas ouvertes? Pourquoi m'avez-vous laissé prendre?... Pourquoi est-ce vous qui êtes morte, dites, ma mère? Me voici venue où vous étiez, il y a dix-huit ans; je veux mourir ici, ma mère, afin d'accomplir la pensée maternelle que vous avez eue à ma naissance. C'est dans cette eau sacrée que vous vouliez enfouir mon premier souffle, et c'est en elle, ma mère, que je vais terminer ma douleur et ma vie!

Alors de plus en plus exaltée par le vertige qu'augmentaient ses pensées et ses paroles,



APPAREIL DE SAUVETAGE EN CAS DE SINISTRES MARITIMES.

sous l'étreinte de ce délire raisonné, Jeanne se pencha violemment au-dessus de l'abîme, et, souriant toujours, elle s'écria d'une voix plus haute:

— Ma mère! ma mère! il fait nuit et pourtant je vous vois!... Oui, là, au fond de cette glace obscure et brillante, je distingue votre ombre qui m'appelle, qui m'attire et m'attend. Vos bras s'ouvrent, ma mère, pour me recevoir...

Alors, Jeanne monta rapidement sur l'entourage qui borde le gouffre...

— Me voici, dit-elle; me voici!

Et joignant le geste à la parole, d'un élan désespéré elle s'élançait, lorsqu'un cri terrible retentit et qu'une main forte la retient, la saisit et l'enlève jusqu'à l'entrée de la voûte.

XX.

A ce cri, à cette action si inattendue, Jeanne ne put opposer que l'inertie de la stupeur. Mais à peine son œil hagard eut-il parcouru son libérateur que, tremblante, étonnée, elle balbutia ce nom:

— Monsieur le curé!

Puis, éperdue devant le pâle visage et l'indignation du vieux prêtre, elle fléchit les genoux dans une indicible terreur en murmurant:

— Pardon!

Tandis que lui, debout devant elle, la tête nue, le regard irrité, éclairé par la lune qui l'entoure de sa vive lumière, et couronne ses cheveux blancs d'une auréole, il garde, les bras croisés sur sa poitrine haletante d'émotion, un silence terrible et rempli de majesté.

— Malheureuse! dit-il enfin d'une voix lente et profondément émue.

— Oh! grâce, Monsieur le curé, grâce!

— A vous, impie!

— Ah! Monsieur le curé!

— A vous, sacrilège! qui venez accomplir un crime dans le temple de Dieu!

— Monsieur le curé, pitié!

— Pitié! être sans foi, sans croyance et sans remords!... Vous demandez grâce, à moi, qui ai écouté toutes vos paroles! car j'étais là depuis une heure... Dans l'église, du haut de la chaire, dars cette femme cachée derrière un pilier, je vous avais devinée, et je vous ai suivie; mais à vos discours, comme à l'action que vous vouliez accomplir, je suis resté immobile, frissonnant d'horreur... Est-ce donc là, mon Dieu, ce qu'on devait attendre de vous? Est-ce donc là le prix que vous réserviez à nos soins et à nos prières?... Oh! c'est mal de vous, Jeanne, cela est affreux, cela est infâme!

En prononçant ces paroles, malgré l'amertume et la violence de ses reproches, deux larmes coulèrent des yeux du vénérable prêtre.

A la vue de ces larmes, Jeanne pousse des gémissements douloureux; suffoquée, délirante, elle s'écrie, en se traînant sur les genoux:

— Mon père! oh! mon père, pardon!... pardon!... Oui, j'étais folle! Oui, le malheur m'a trouvée sans courage; il a brisé mon cœur; il m'a ôté la raison!... Oui,

j'allais commettre un crime... Mais, au nom du Ciel, mon père, ne me maudissez pas... Je souffre, mon père, ayez pitié... pitié!

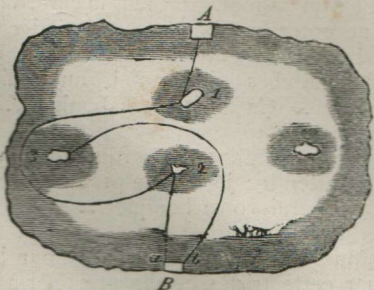
Et Jeanne, les cheveux en désordre, le visage contracté et tout ruisselant de larmes, se tordait, convulsive et désespérée, aux pieds du curé.

Le cœur généreux et bon du pasteur fut touché d'une douleur si vive; il attacha sur la jeune fille un regard profond et scrutateur, puis lentement il lui tendit la main.

A la vue de ce geste, Jeanne jeta un cri étouffé, se saisit de cette main en la couvrant de baisers et de larmes. La pitié qu'elle inspirait parut un instant calmer son égarement.

(A continuer.)

SOLUTION DU RÉBUS N° 11.



RÉBUS N° 12.



AVIS A NOS ABONNÉS.

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 30 octobre 1880, à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

PRIMES CI-APRÈS:

4^e, 5^e ou 6^e volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon,” charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne,” formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication, dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-contre.